

Les mules de Marie-Antoinette.



Le musée Lambinet possède un important fonds révolutionnaire d'environ 500 pièces, légué par Charles-Joseph Vatel, avocat et historien apparenté à Victor Lambinet. Les chaussures de Marie-Antoinette proviennent de ce legs. Fragiles, elles n'ont pas été exposées dans nos collections permanentes depuis l'exposition « Menus trésors » qui s'est tenue au musée en 2011.

Des souliers de reine

Les mules de la reine étaient destinées à compléter un déshabillé ou une tenue d'intérieur auxquels elles étaient assorties. Légères, elles comportent une semelle de propreté en cuir et des talons (d'environ 3 cm de haut) en bois, recouverts de peau blanche. Le raffinement de ces souliers se traduit par le choix de l'étoffe, une soie verte brodée de fils d'argent, et les rubans plissés qui ornent le décolleté de la chaussure à bout pointu selon les goûts de l'époque. Stylistiquement, ces souliers se rapprochent par la taille, la qualité et la fabrication de modèles conservés dans les collections publiques ou privées. La



pointure (un 36 ½), correspond bien à celle de la reine Marie-Antoinette.



Mules vendues aux enchères en 2012. © Droits réservés.

Marie-Antoinette et la mode

Les nombreux portraits de la reine témoignent de son intérêt pour les modes, tant vestimentaires que capillaires. Il lui sera d'ailleurs reproché ce souci de plaire qui sied davantage à une favorite qu'à une souveraine, dont la fonction première est de donner un héritier à la couronne. À la mort de Marie Leszczyńska, Louis XV attribue la Maison de la reine à la Dauphine, alors pourvue d'une dame d'atours habituée depuis plus de 30 ans aux confections d'amples robes « à la française » avec paniers et corset. La rencontre entre la jeune souveraine et Mlle Bertin, dont le magasin de mode « Au grand Mogol » rue du faubourg Saint-Honoré connaît un grand succès, est déterminante. Mlle Bertin devient très vite « ministre des modes », donnant le ton à la cour et en Europe. Dans le registre des comptes de la Maison de la reine, la ligne la plus chargée demeure celle de la modiste qui reçoit quantité de commandes. Les *Mémoires* de M^{me} Campan, première femme de chambre de la reine, nous éclairent sur l'entente entre Marie-Antoinette et sa parurière attirée, qui, en dépit de l'étiquette, a ses entrées dans les cabinets intérieurs de la reine. Peu à peu le costume aristocratique évolue et la surenchère décorative (nœuds, coques, falbalas, rubans, bouquets de fleurs et fruits, bouillon de gaze) et coiffures extravagantes laisse place vers 1780, après l'accouchement de la reine, à la vogue des tissus en mousseline de coton blanc. Le vocabulaire, lui-même, change, non sans un certain snobisme, et les toilettes prennent de curieuses couleurs : « caca Dauphin », « ventre de puce », « boue de Paris », « cheveux de la reine » (blond-noisette), « gueux nouvellement arrivé » etc. Les souliers, rubans, plumes, gants, et autres accessoires suivent ces tendances dont les gravures des premiers périodiques, tels « La Galerie des modes » et le « Cabinet des modes », se font l'écho. Un précieux document conservé aux Archives nationales nous renseigne sur les goûts de Marie-Antoinette à savoir la Gazette des atours de Marie-Antoinette, tenue par la comtesse d'Ossun, dame d'atours de la Maison de la reine de 1782 à 1792. Des échantillons de tissus collés et annotés y

apparaissent, donnant des indications sur les étoffes des robes (soie ou coton) et le choix des coloris. Alors qu'elle cherche à sortir du carcan de l'étiquette et à se libérer de la tenue de cour, Marie-Antoinette semble séduite par les idéaux des Lumières, notamment de Rousseau, prônant un retour à la nature. Mais son portrait, réalisé par M^{me} Vigée Le Brun, en tenue légère dite « en gaulle » ou « chemise à la reine » fait scandale. Jugé indécent, l'idéal de simplicité vestimentaire de la souveraine est perçu comme un dérèglement des mœurs. Quant à Rose Bertin, de « faiseuse de modes », elle est dénoncée par les pamphlets à l'approche de la Révolution comme un « faiseur de luxe corrompu et corrupteur ».



Rose Bertin. © Droits réservés.

Il est vrai que Marie-Antoinette, qui possédait 500 paires de chaussures, sans compter les chaussons, ne respectait pas le budget annuel de 120 000 livres dévolu à son habillement. En 1783, 83 067 livres supplémentaires sont dépensées. Néanmoins, on connaît surtout les dépenses de la reine à travers les excès dénoncés par les trésoriers alors que l'étiquette imposait notamment que la reine change d'habit les jours de fêtes ou en fonction de son déplacement dans les résidences royales, d'où une commande de « robes de Marly ». En 1788, par souci d'économie, un édit supprime 173 offices de la Maison de la reine.

Les souliers au XVIII^{ème} siècle

Les XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle voient le triomphe du talon dans la chaussure masculine et féminine. Sous Louis XVI, le talon diminue, mesurant 3 à 5 cm et la courbure s'adoucit tandis que les boucles en argent tendent à disparaître. Ruches, coques, rosettes, falbalas ornent les chaussures qui se portent avec des bas de soie brodés, le plus souvent blancs. Le soulier « à la chinoise », en vogue en 1785, affiche une pointe relevée et effilée, tandis qu'Antoinette Saint-Huberty, cantatrice célèbre, donne son nom à une forme de soulier. Les mules à talons, sont parfois appelés sabots et on les retrouve dans les scènes d'intérieurs peintes et gravées. Jusqu'à la fin de l'Ancien régime, la confection des chaussures est assurée par les cordonniers, tandis que les savetiers ont pour fonction de les réparer. Les marchands de mode, pour leur part, proposent des articles finis et l'on sait que Rose Bertin a employé des fabricants et fournisseurs extérieurs, dont 120 réguliers et 734 occasionnels.

Outre, les évolutions de la mode, les chaussures traduisent aussi les changements politiques. Sous la Révolution, les femmes adoptent les chaussures entièrement plates et pointues et arborent les souliers « à la Jeannette », imités des sabots des paysannes mais agrémentés de tissu broché et souvent garnis de rubans. Les nobles émigrés vont d'ailleurs rejeter robes droites et souliers plats. Aussi par leur forme, les souliers du Musée Lambinet sont des vestiges de l'Ancien Régime et un témoin des modes aristocratiques, même si Marie-Antoinette, adepte des marches en plein air a favorisé le rétrécissement des talons. Il faut attendre le Second Empire pour que les chaussures à talons réapparaissent. D'aucuns, comme Restif de la Bretonne à qui l'on doit un conte libertin intitulé « *Le pied de Fanchette* », déplorent cette disparition tandis qu'en 1780, le chevalier de La Morlière, décrivait son admiration pour les promeneuses en « déshabillé », laissant « voir un pied mignon, chaussé d'une mule blanche ».

Les chaussures et la légende de Marie-Antoinette

Peu de reines ont fasciné autant que Marie-Antoinette avec autant d'ambivalence, forgeant une légende noire, celle d'une reine dépensière surnommée « Madame Déficit », en même temps que celle d'une martyre à la fin tragique.

On recense en France, et ailleurs, une quantité assez impressionnante de souliers et chaussons ayant appartenu à Marie-Antoinette. Certaines sont exposées dans des musées nationaux, d'autres, sont gardées dans des collections privées. À l'instar de Cendrillon, Marie-Antoinette a perdu des souliers, laissant à la postérité des *unica* chargés d'histoire. La plus célèbre d'entre-elles, demeure la chaussure qu'elle aurait perdu en montant à l'échafaud, récupérée par un fidèle et conservé actuellement au musée des Beaux-arts de Caen.

Ces chaussures, qui ont traversé les siècles, sont aujourd'hui des œuvres muséales, objets mythiques, fantasmatiques, reliques de l'Ancien Régime et du destin tragique associé à une reine. En contemplant cet objet du quotidien, nous entrevoyons peut-être une infime part d'intimité et d'humanité que le temps a enveloppé de mystère.



Soulier de la Reine Marie Antoinette : [estampe], Guillemot, 1859. © Gallica BnF.